

Dans le cadre des rendez-vous

Sylvie Roy

Number 189-190, 1997

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/49321ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Roy, S. (1997). Review of [Dans le cadre des rendez-vous]. *Séquences*, (189-190), 8-9.

DANS LE CADRE DES RENDEZ-VOUS

Du ciel gris pour les vieux

Certains commentaires font sursauter... Ils provoquent parfois l'envie de riposter et ce, d'autant plus si lesdits propos ne semblent pas avoir soulevé de vent de protestation au sein du milieu. Prétendre que le cinéma est mort n'a certes rien de bien nouveau. Pourtant, lorsque ces paroles sont relatées par Georges Privet dans le cadre d'un entretien avec Denys Arcand lors de la sortie de *Joyeux Calvaire*, on écoute. Poliment.

On peut choisir de réagir par un geste somme toute symbolique, comme celui de tenter de démontrer la vitalité d'une production qui tâtonne, qui s'embrouille parfois, mais qui a au moins le mérite d'explorer des voies nouvelles. Or, il arrive souvent qu'on commence à chercher à travers le court métrage, format exigeant s'il en est. Comment en effet parvenir à imposer sinon une vision du monde, à tout le moins un ton, une forme en l'espace de quelques minutes, peu importe les moyens et le support? Il ne s'agit pas ici de tomber dans le piège inverse et de faire l'apologie d'un format. Ainsi, il faudrait être bien naïf pour penser que le programme d'aide aux jeunes créateurs de la Sodec n'encourage que des auteurs qui étonnent et qui bouleversent nos conceptions, tant sur le plan esthétique que sur celui des idées.

Les propos de Denys Arcand ont provoqué chez moi d'abord la cons-

ternation, ensuite, après mainte réflexion, l'envie de hurler. Comment un cinéaste qui défend l'idée de liberté dans l'élaboration de son projet, dans le propos même de son film, peut-il en venir à la conclusion que le cinéma est mort, la belle époque des soi-disant monstres sacrés désormais révolue?

Ces commentaires, bien qu'apparaissant inoffensifs tant ils nous semblent dépassés, traduisent malgré tout une attitude, une vision du cinéma forcément partielle et paresseuse. Devrait-on d'ailleurs se surprendre de ne jamais voir ces grands penseurs dans le cadre de manifestations, de festivals qui pourraient mettre en péril leurs conceptions figées à jamais dans l'âge d'or tristement regretté des années 60?

On doit d'abord et avant tout se pencher sur des démarches et les circonscrire dans le contexte d'une œuvre en mouvement, tout comme celles des Arcand, Carle et Lepage. Les Ricardo Troigi, Francis Leclerc, Jean-Philippe Duval, Katherine Liberovskaya et Sylvie Laliberté, qui ont présenté des productions aux 15^e Rendez-vous du cinéma québécois cette année n'appartiennent pas à une mystérieuse génération spontanée investie soudainement d'une pulsion créatrice. Ils représentent en fait ces têtes chercheuses qui proposent, chacun à sa façon, autre chose que de sonner le glas d'un art qui se meurt.

Ephemeris de Katherine Liberovskaya

Ephemeris a les allures d'un journal vidéo retraçant l'année 1995. La structure de la bande s'articule autour d'un canevas où l'on voit apparaître à l'écran douze intertitres marquant symboliquement, au son d'une cloche, les mois de l'année. Chaque titre comme «Un journal», «de ces petites choses», «qui disparaissent», «au moment du devenir», indique déjà la fragmentation du temps pour atteindre à l'instant vulnérable, fragile. Bien que chaque segment de la bande obéisse à une logique implacable, les transformations de la nature illustrées ponctuellement agissent comme une résistance à vouloir figer le temps, et donc à arrêter le mouvement.

La richesse des rimes formelles entre des effets de texture et les multiples résonances entre les ambiances musicales, le texte et l'image renforcent le caractère évanescant de cette perception du temps. Une énumération de fêtes nationales célébrées à travers le monde, certains faits saillants de l'ac-

tualité et quelques événements politiques qui se sont déroulés au cours des mois défilent au bas de l'image. Cette façon de mettre dos à dos le banal et le politique à l'échelle mondiale, notamment l'Action de grâce, l'acquiescement d'O.J. Simpson et les résultats du dernier référendum au Québec, contribue à imprégner la bande d'une certaine mélancolie, voire même par moments d'une dimension tragique causée par la perte de sens qui découle de l'accumulation des données.

Au premier coup d'œil, le solide dispositif d'*Ephemeris* risque d'éclipser les variations subtiles de chaque segment, d'où l'impression chez certains d'une lenteur complaisante dans le rythme de la bande. Pourtant, la façon qu'a Liberovskaya de scruter à la loupe ce qui l'entoure n'aurait pu gagner cette force sans passer par cette expérience presque physique de durée à laquelle est convié le spectateur.

C'est arrivé près de chez nous

de Ricardo Troigi

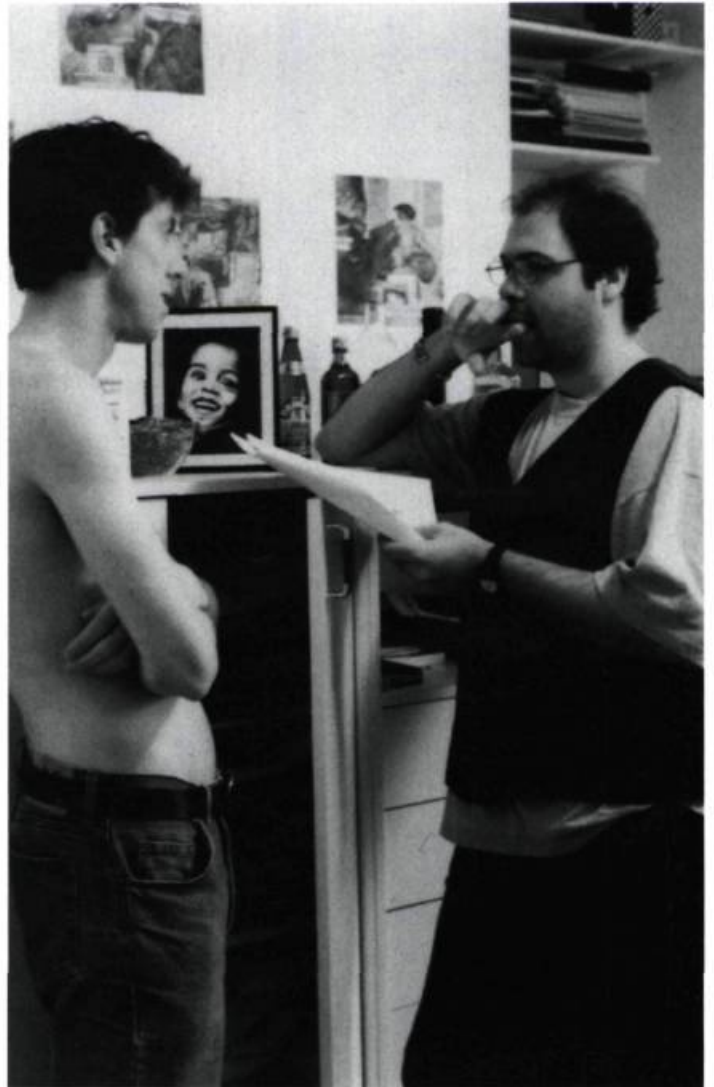
Au départ, le projet de Ricardo Troigi peut sembler suspect. Comment s'approprier ainsi d'un film, culte de surcroît, au point d'en changer à peine le titre, voire même en garder le dispositif? Il s'agit bien encore ici d'une équipe de tournage, cette fois de cinéma plutôt que de télé, poursuivant jour après jour un iconoclaste dans ses fabulations. Alors que le tueur en série belge nous apprenait comment liquider les grands-mères, le macho québécois partage avec nous ses stratégies sur le nombre de condoms à trainer avec soi lors d'escapades nocturnes. Si la boutade, bien que sympathique, s'arrêterait là, on aurait raison de se méfier. Comment regarder ce film comme une œuvre personnelle, là est toute la question.

Si on effectue un petit retour en arrière, on remarque à quel point Troigi affectionne les mises en abîme pour raconter ses histoires. *Note de l'auteur* (1995) se présentait déjà comme un *work in progress*. Les apparitions d'un reporter télé sur différents lieux du crime, les interventions ponctuelles d'un spectateur et les confidences d'une comédienne à la caméra conféraient au film une structure joyeusement bordélique. Ce plaisir dans l'acte de raconter, jusqu'à le mettre en scène dans *Note de l'auteur*, annonçait le récit en boucle de *C'est arrivé près de chez nous* (1996) et de sa dernière œuvre *Il Tango della neve* (1997), petit conte baveux sur le romantisme.

La spontanéité et l'irrévérence de ton qui se dégagent contagieusement d'une œuvre à l'autre évoquent aussi la parenté avec le film de Belvaux, Bonzel et Poelvoorde. Ricardo Troigi se démarque par contre de son modèle par le refus systématique de récupérer au tournant son Don Juan, piège que n'avait su éviter le trio belge. Troigi s'amuse d'ailleurs à contourner cette charge morale par les aveux du cinéaste-personnage, l'auteur du film qui se déroule sous nos yeux, qui adhère désormais au point de vue de son protagoniste, si cocu fut-il.

L'imagination délirante de Troigi et le refus de tout compromis dans sa démarche méritent qu'on s'y attarde. Il reste maintenant à savoir si ce pastiche est l'œuvre d'un fumiste ou d'un nouvel auteur... Curieusement, j'ai soudain en mémoire les reportages de cet ex-globe-trotter de *La Course autour du monde*. J'avais été frappée par l'inventivité de son approche et la sensibilité qui se dégageait de ses portraits. Je m'étais dit à cette époque que je ne devais pas oublier ce nom-là. **S**

Sylvie Roy



Le plaisir dans l'acte de raconter...